

Entretien avec Barbara Cassin. Comment philosophe le poème ?

Propos cueillis et présentés par Patrícia Lavelle

Patrícia Lavelle^a 

Barbara Cassin^b 

Avant de diriger le *Vocabulaire européen des philosophies – Dictionnaire des intraduisibles* (2004), qui a connu un succès international retentissant, Barbara Cassin a réalisé des travaux très importants sur la sophistique grecque, notamment *L'Effet sophistique* (1995) et *Si Parménide...* (1980), sa thèse de doctorat sur le sophiste Gorgias. Elle a ensuite proposé une traduction novatrice et une nouvelle interprétation du célèbre poème de Parménide sur l'être, considéré comme un texte fondateur de la tradition philosophique, repris et problématisé par Gorgias dans son *Traité du non-être*, travail également publié : *Parménide. Sur la nature ou sur l'étant. La langue de l'être?* (1998). Très récemment, en mars 2021, Barbara Cassin est revenue sur sa traduction et ses recherches autour de Parménide lors d'une vidéoconférence donnée à l'École Normale Supérieure (ENS-Paris) dans le cadre de l'atelier d'initiation à la traduction philosophique organisé par Isabelle Kalinowski. Ses propos s'inscrivaient dans la perspective d'un livre à venir sur Homère et la philosophie. L'entretien qui suit est le résultat des échanges que nous avons eu par e-mail à partir de cette rencontre.

Recebido em: 09/08/2021

Aceito em: 10/11/2021

^aPontifícia Universidade Católica do Rio de Janeiro. Rio de Janeiro, RJ, Brasil.

E-mail: patricia.g.lavelle@gmail.com

^bAcadémie française. Paris, França.

E-mail: barbaracassin2@gmail.com

Como citar/How to cite:

LAVELLE, P.; CASSIN, B. Entretien avec Barbara Cassin. Comment philosophe le poème ?

Gragoatá, Niterói, v.27, n.57, p. 16-22, 2022.

<<https://doi.org/10.22409/gragoata.v27i57.51153>>

PL : *Le poème didactique de Parménide est considéré comme l'un des premiers textes philosophiques, il fut notamment reçu et lu comme tel par Platon, mais il n'est sans doute pas anodin qu'il s'agisse d'une œuvre poétique en vers. Votre travail philologique a par ailleurs mis à découvert des emprunts à un passage de l'Odyssée, identifiant ainsi, à l'intérieur de son tissu textuel, un lien intime entre la fiction poétique, plus ancienne, et la réflexion philosophique naissante. J'aimerais donc placer ma question très près de la matérialité textuelle du poème de Parménide, transcrivant auparavant un passage de votre traduction et le palimpseste que vous avez montré et commenté :*

Fr VIII

Alors, immobile dans les limites de larges liens,
il est sans commencement, sans fin, puisque naissance et perte
sont bel et bien dans l'errance au loin, la croyance vraie les a repoussées.
Le même et restant dans le même, il se tient en soi-même
[30] et c'est ainsi qu'il reste planté là au sol, car la nécessité puissante
le tient dans les liens de la limite qui l'enclôt tout autour ;
c'est pourquoi il est de règle que l'étant ne soit pas dépourvu de fin
car il n'est pas en manque, alors que n'étant pas il manquerait de tout.
C'est la même chose penser et la pensée que "est"
[35] car, sans l'étant dans lequel "est" se trouve formulé,
tu ne trouveras pas le penser. Rien en effet n'est ni ne sera
d'autre à part l'étant, puisque c'est lui que le destin a attaché
pour que complet et immobile il soit.¹

¹Parménide. *Sur la nature ou sur l'étant. La langue de l'être?* Présenté, traduit et commenté par Barbara Cassin. Paris: Seuil, 1998, p. 87

Palimpseste de Homère, Odyssée, XII, 158-164: Ulysse au large des Sirènes

[Circé] commande d'abord de fuir les accents des Sirènes
Au chant divin et le pré en fleurs
Pendant qu'elle ordonne que moi j'entende leurs voix; mais liez-moi
Dans un lien douloureux, pour que je reste planté là au sol,
Droit sur l'implanture, et que je sois maintenu en des limites
[qui partent d'elle,
Mais si je vous supplie et vous ordonne de délier,
Alors, vous, serrez en plus de liens.

C'est frappant que ce poème qui inaugure toute une tradition philosophique se réfère à ce passage si significatif de l'Odyssée, où Circé indique à Ulysse la stratégie à adopter pour échapper à la tentation

des sirènes. À quoi le texte de Parménide s'attache-t-il pour échapper ou tenter d'échapper à sa propre plurivocité poétique ?

BC : Il me semble que poésie et philosophie ont en commun, telles que je les vois et telles que je les pratique, d'avoir affaire à la langue, aux mots, aux phrases, et qui plus est aux mots et phrases en langue, même si la philosophie n'a pas toujours envie de le savoir. La différence entre poème épique et poème didactique est d'ordre second, après le grand point commun qu'est la langue, apprivoisée comme la mégère. Je me demande d'ailleurs ce que ces adjectifs ajoutent, et surtout ce que le dernier, celui de « didactique », peut bien vouloir dire. Qu'est-ce que Parménide nous enseigne donc ? Prétend-il seulement enseigner quelque chose ?

Quoi qu'il en soit, oui, il est à mes yeux fondamental que les deux « types » de poèmes se rejoignent au moment le plus aigu, au « climax » de l'identité-identification -L'étant, comme Ulysse. Tous deux en hexamètres dactyliques, vraiment épiques donc. Ce qui m'interpelle n'est pas tant la stratégie de l'échappée à la « tentation » -celle des Sirènes : celle de la *doxa*, « opinion » et « gloire », puisque leurs premiers mots, c'est « Viens ici, Ulysse tant vanté, l'honneur de l'Achaïe » ? -, que l'immobilisation qui dessine ou que dessine l'identité : Ulysse attaché au mât les pieds solidement plantés dans le sol dans la limite de liens puissants, et l'étant ligoté par la nécessité qui se recourbe comme un coude, planté là - à jamais présentement planté là. L'être ? Rien qu'une sphère, que dis-je : une balle, le ballon de Nausicaa jouant avec ses servantes, mais immobilisé *sub specie aeternitatis philosophorum*.

La plurivocité poétique est partout mise en abîme par les palimpsestes : chaque mot est un nom propre, autonome et palimpseste de lui-même, c'est cette force de nom propre qu'on perçoit et qui fait langue naissante.

Mais si donc quelque chose est singulier dans Parménide, c'est la conscience de langue. Ce que le poème invente (même si c'est là depuis le début et dans n'importe quel suite de mots puisque langue il y a), c'est la syntaxe, la mise en lumière ou en conscience de la syntaxe, via sa mise en récit : il faut l'épopée de la syntaxe et de la grammaire pour construire la didactique philosophique, verbe, tout seul, à la 3^{ème} personne du singulier, puis avec un infinitif qui le fait changer de sens ou lui en donne

un de plus, puis le participe chair et poisson, verbe et nom, avec l'article-démonstratif en clef de voûte substantielle pour en faire un sujet. Tout un périple qui fait revenir, presque, au même -à la possibilité d'être reconnu comme un, unique, déployé comme le même que soi. C'est redoutablement simple. L'arme du texte de Parménide, c'est l'arcade de la langue. Le *muthos* fait voyager dans la sémantique avec pour paradigme *mêtis-outis* le célèbre jeu de mots sur « personne », « pas quelqu'un », soit le nom qu'Ulysse donne au Cyclope, mais qui, composé avec l'autre négation, *mê*, la prohibitive, « pas, surtout pas quelqu'un », se met à signifier : la « ruse », le « dessein »! Alors que le *logos* fait voyager dans la syntaxe - *esti ouk esti, esti gar einai- to on -*, du verbe inaugural au sujet de la philosophie...

PL : *Est-ce que la sophistique pourrait être envisagée comme une tradition de pensée qui cherche à réfléchir sur le lien profond, mais peu souvent explicité, entre les modes poétique et théorique de formalisation de la pensée dans des textes ?*

BC : Il y a un passage célèbre attribué souvent à Protagoras ou à Prodicos, pour protester contre la langue qui fait de la colère d'Achille, comme mot, *orgê*, un féminin, alors qu'elle appartient en propre au héros mâle et le désigne en sa virilité. Mais ce n'est pas je crois l'essentiel. La sophistique ne réfléchit pas sur l'articulation entre poésie et théorie, elle montre plutôt (je pense à Gorgias et au *Traité du non-être*) que ce qui a l'air théorique est évidemment au moins aussi poétique, et que la théorisation est soumise à la langue. Que le *fun*, c'est d'être dans la langue, belle comme un camion, et de la regarder faire. D'en prendre et d'en faire prendre conscience, « logologie » dit Novalis, donc de jouer avec et en elle.

PL : *L'argument de notre dossier porte sur les emprunts réciproques et les hybridations entre les poèmes et les textes philosophiques, question que nous voulons poser très près des matériaux textuels pour l'éloigner de certains clichés et généralisations sur les rapports entre poésie et philosophie. Lors de la conférence où vous avez présenté vos recherches autour du poème de Parménide, vous avez évoqué un nouveau travail à venir sur le corpus homérique et la tradition philosophique. Je suis donc restée très curieuse. Pourriez-vous le présenter brièvement ?*

BC : Je voudrais que mon prochain livre s'intitule « Homère en philosophe » : à la fois Homère comme force de propositions philosophiques, et Homère lu avec les yeux de la philosophie. Il y a des scènes de l'*Odyssée* qui m'ouvrent des concepts, qui me font comprendre un bout de philosophie grecque, un bout de vie, un bout de monde : la *phusis* (ce qui pousse, la « nature »), la *mêtis* (la « ruse » et le « dessein », presque comme *outis*, « personne »), la *kharis* (cette « grâce » qu'Athéna verse sur la tête d'Ulysse quand il sort du bain et qui le rend éclatant), le plaisir du *logos* (quand Hélène donne à boire le *pharmakon*, remède-poison, pour qu'on se laisse aller au bonheur des mots), le *kosmos* (le « monde » ordre et beauté sans cesse recomposés), *phôs* (le « mortel », dont le nom porte à la fois le dire et la lumière), et puis ce que c'est que mourir – quitter la lumière –, vieillir, attendre, ce que c'est qu'un couple, avec un lit comme celui qu'Ulysse a creusé dans le tronc d'un arbre encore enraciné, ce que c'est qu'un père, un chien, les vents, la mer, de quelles sortes sont les femmes (Calypso, Circé, Hélène, Pénélope), ce qu'est l'extrême ailleurs (quand un passant dira à Ulysse qui porte une rame : « Étranger, quelle est cette pelle à grains sur ta brillante épaule ? »). Et par-dessus tout, que sont « les dieux des champs du ciel », le paganisme – quand celui qui arrive en face peut bien être un dieu... Je comprends ce que c'est qu'une métaphore, la contrainte et la liberté du vers, la souplesse de la langue, la plasticité des sons, la perméabilité du monde.

Mais si je veux tenir bon les choses en philosophe, alors je dois sans doute repartir de Nietzsche : « Platon contre Homère, voilà l'antagonisme complet, réel »². Cette phrase de Nietzsche est évidemment l'une des clefs pour entendre Homère en philosophe. Ce n'est pas tant l'antagonisme poésie/philosophie qui compte, que son caractère « complet et réel ». Dès qu'on ouvre Platon et qu'on le lit en grec, on ne peut que donner raison à Nietzsche. Platon a philosophiquement triomphé mais d'une drôle de manière : quand il écrit, il est tout chargé d'Homère, c'est dans Homère qu'il a appris les *grammata*, nos « fondamentaux ». Nietzsche encore affirme que le plus grand fait de la civilisation grecque reste toujours le rayonnement si précoce d'Homère sur tout le monde hellénique. D'après lui, toute la liberté intellectuelle et humaine où parvinrent les Grecs revient à ce fait³, Philostrate dans la *Vie des Sophistes* souligne que Nicagoras appelle la tragédie « mère des sophistes », et

²Nietzsche, F. *Généalogie de la morale* (1887), 3^{ème} dissertation, §25. Paris : Gallimard, 1971, p. 340.

³Nietzsche, *Humain, trop humain*, « Homère », aphorisme 262. In : *Œuvres II*. Paris : Gallimard, 2019, p.184

⁴Philostrate. *Vie des sophistes*, trad. Gilles Bounoure et Blandine Serret. Paris : Belles Lettres, 2019, p. 620.

il ajoute « Hippodromos corrige en améliorant: pour moi, dit-il, leur père c'est Homère »⁴. Les sophistes, Aristote le leur reproche assez, parlent *logou kharin*, pour le plaisir de parler, et non pour traquer l'idée ni la vérité. Reste que le point commun entre Platon et les sophistes - les uns *volentes*, le voulant, et l'autre *nolens*, contre son gré -, c'est Homère.

PL : Alors que le traducteur philosophique vise la transposition de la dimension conceptuelle des textes, ce qui inclut et implique un travail important d'interprétation, une certaine tradition de traduction poétique (représentée par exemple par le poète brésilien Haroldo de Campos) propose des transpositions de l'information esthétique, c'est-à-dire des « transcréations » qui cherchent à prendre en compte les rapports entre les éléments formels et les contenus communicatifs du poème. Or, vous avez dit que chaque passage du poème de Parménide s'ouvre sur une pluralité de traductions possibles et vous avez même évoqué le projet de réaliser une vidéo autour de cette multiplicité de possibilités à laquelle vous avez dû renoncer pour proposer une nouvelle traduction, qui frappe d'ailleurs non seulement pas la rigueur philologique, mais aussi par sa qualité poétique. Votre traduction apparaît comme un poème écrit en français, provoquant un effet esthétique. Est-ce que cette traduction peut être considérée aussi comme une « transcréation » au sens de Campos ? Et pensant également à votre idée de créer un nouveau support, avec la vidéo, pour rassembler les différentes possibilités traductives, je m'interroge sur l'impact de ce travail de traduction sur la langue. Est-ce que vous considérez ce projet aussi comme une intervention poétique dans l'état de langue d'aujourd'hui ?

BC : Je ne crois pas que ma traduction du poème de Parménide soit un poème. Je suis heureuse que vous puissiez la percevoir ainsi, mais ce n'est pas mon cas. Je n'ai pas fait bouger le français, je n'ai pas ingéré Parménide comme une anthropophage pour fabriquer un nouveau français. J'ai juste travaillé le français « comme » j'ai pu pour faire comprendre ce que Parménide avait fait surgir dans le grec ; mais, encore une fois, de mon côté je n'ai pas fait surgir un autre français, une autre conscience de français affine au français, dans le français. Je n'ai pas transcréé, j'ai seulement essayé de laisser le français ouvert.

En revanche, oui, si je parvenais à « réaliser » virtuellement l'ensemble des potentialités d'un mot, *esti* par exemple, et

l'ensemble des potentialités de sens qui s'enchaînent les unes aux autres, chaque mot qui s'ajoute ouvrant certains nouveaux possibles et en fermant rétroactivement d'autres, ce serait bien une œuvre. Une œuvre d'un nouveau genre, qui ferait de la traduction un « en avant », un poème.

RÉFÉRENCES

PARMÉNIDE. *Sur la nature ou sur l'étant. La langue de l'être?* Présenté, traduit et commenté par Barbara Cassin. Paris: Seuil, 1998, p. 87

NIETZSCHE, F. *Généalogie de la morale* (1887), 3ème dissertation, §25. Paris : Gallimard, 1971, p. 340.

NIETZSCHE, F. *Humain, trop humain*, « Homère », aphorisme 262., in : *Œuvres II*. Paris : Gallimard, 2019, p. 184

PHILOSTRATE. *Vie des sophistes*, trad. Gilles Bounoure et Blandine Serret. Paris : Belles Lettres, 2019, p. 620.